

fasse pour rattacher aux exercices de son "Cours de langue" toutes les connaissances nécessaires, il veut bien admettre que les propositions, entassées dans ces pages ne peuvent suffire pour une instruction complète. Ces milliers de phrases isolées portant successivement sur la famille, sur la société, sur le genre humain et les différents pays, sur la nature et sur Dieu ne peuvent être qu'une initiation, une ébauche. Girard ne s'est pas contenté d'exposer sa doctrine dans son livre: "De l'enseignement régulier de la langue maternelle", dans les six volumes du "Cours éducatif" il a appliqué sa méthode. Le titre du "Cours éducatif" indique le sens, le caractère général de l'œuvre: jamais l'éducation n'y est séparée de l'instruction. Les premières leçons doivent être des leçons de choses. On fait nommer à l'enfant les objets qu'il connaît, les personnes, les animaux, les choses et lui fait acquérir par là, les notions de nom commun et de nom propre, de genre et de nombre. On le provoque ensuite à trouver de lui-même les qualités physiques ou morales des objets, et par là à se familiariser avec les adjectifs qualificatifs. On a soin, d'ailleurs, en faisant nommer chaque qualité, comme plus tard en faisant énoncer chaque jugement, de demander à l'enfant: Est-ce bien? Est-ce mal?

Une fois en possession des éléments essentiels de la proposition, l'enfant aborde l'étude de la proposition elle-même et par suite, l'étude du verbe qui doit être toujours conjugué par propositions. Il mène de front l'étude des temps simples de toutes les conjugaisons. Ce qu'il recherche surtout, c'est de faire parler les enfants, voilà pourquoi, il veut que l'enseignement de la langue maternelle soit exclusivement oral. En tous ces procédés, il ne propose rien de très neuf; mais là où il commence à innover, c'est quand il ordonne de jeter tout de suite l'élève dans l'étude de la syntaxe en la faisant marcher de front avec la conjugaison et le vocabulaire. Tandis que des grammaires désarticulent, pour ainsi dire, le tout vivant qu'est une proposition ou une phrase et proposent successivement à l'attention du commençant les dix parties du discours, Girard, lui, offre tout de suite des propositions, des pensées avec un verbe qui est le mot par excellence et comme l'âme de la phrase.

Assez justement, on reproche à Girard, ce que lui-même avait eu occasion de reprendre chez Pestalozzi, un peu de raideur et de monotonie dans l'ensemble des exercices. En effet, ne semblait-il pas aller inconsciemment contre son but, qui était de supprimer le verbalisme lorsqu'il enseigne la morale par les mots, dans une suite de propositions et de maximes sans songer à faire appel à l'action. Nous serions tentés de croire qu'il oublie ses propres recommandations. N'a-t-il pas dit quelque part: "La culture que l'on destine à l'enfance doit être le produit commun des leçons directes qu'on lui donne et de ce qu'elle est capable de trouver elle-même sur le chemin qu'on lui ouvre".

Trop disposé à subordonner l'action au sentiment et le sentiment à la pensée, il oubliait, dit un critique, que le sentiment précède souvent et